Joseph Voignac

Juive et républicaine

L'école Maïmonide

essai

l'antilope

Juive et républicaine

L'école Maïmonide

Ce livre a bénéficié du soutien de Mme Aviva Kreisberger à la mémoire de son mari, M. Hervé Kreisberger (1937-2014), élève et administrateur de l'école Maïmonide.

*

La Fondation du Judaïsme Français, reconnue d'utilité publique, abrite à ce jour 83 fondations œuvrant dans les domaines de la culture, de l'éducation, du social et de l'humanitaire.

L'édition de l'essai *Juive et républicaine, l'école Maïmonide* de Joseph Voignac concourt à la mise en valeur du patrimoine culturel juif, au cœur de sa vocation. La Fondation Elalouf-Lewiner partage cette initiative.

Ariel Goldmann
Président de la Fondation du Judaïsme Français
Deborah et Daniel Elalouf
Fondateurs de la Fondation Elalouf-Lewiner

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier
Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier
Édition : Anne-Sophie Dreyfus

www.editionsdelantilope.fr

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2022

Joseph Voignac

Juive et républicaine

L'école Maïmonide

essai

l'antilope

À mes grands-parents
Teddie, Jana, Gaby, Marcel.

Avant-propos

Dès l'enfance, l'école Maïmonide m'est apparue comme une énigme. Aîné de ma fratrie, je suis le premier enfant de ma famille à y avoir été scolarisé. Je n'y étais d'ailleurs pas destiné puisque mes parents, éloignés des milieux communautaires juifs français, avaient préféré m'inscrire à l'école publique. Mais, pratiquant peu la religion et estimant n'avoir pas suffisamment de connaissances religieuses, ils ne se sentaient pas en mesure de transmettre efficacement une identité juive à leurs enfants sans le concours de l'école juive.

Après deux ans à l'école primaire de mon quartier, je me suis ainsi retrouvé élève de l'école Maïmonide. Parachuté dans un nouvel établissement, j'étais, comme souvent les enfants en pareil cas, assez déboussolé. Ma perte de repères tenait pourtant moins à la rencontre de nouveaux camarades qu'à la découverte d'un langage voire d'une culture qui m'étaient jusqu'alors inconnus. Élèves et professeurs faisaient régulièrement référence à quantité de coutumes, de règles et de prières qui semblaient aller de soi mais qui me paraissaient parfaitement mystérieuses. Cela ne se limitait pas à la pratique religieuse. Mes camarades mentionnaient souvent des plats issus de la gastronomie juive nord-africaine, des

lieux, des mouvements de jeunesse et même des traits d'humour sur la rivalité entre Tunisiens, Marocains et Algériens qui m'étaient étrangers, moi qui venais d'une famille ashkénaze. Une autre particularité me frappait : certains élèves semblaient peu ou ne pas fréquenter de non-Juifs.

D'où provenait le décalage que je ressentais entre mon mode de vie familial et ce que j'imaginais être celui des élèves de l'école Maïmonide ? Entre le leur et ceux de mes camarades de l'école publique ? Quelles étaient les origines de mes nouveaux amis ? Où avaient-ils appris toutes les prières et les coutumes que j'ignorais ? L'établissement avait-il une position officielle sur la pratique religieuse, sur les traditions culturelles ?

Souhaitant trouver des réponses à mes interrogations, j'ai longuement observé le monde que je découvrais à l'école Maïmonide. Derrière le profil uniforme du public de l'école, je me suis aperçu que se dissimulaient, en réalité, une multiplicité de destins familiaux particuliers et autant de manières d'appréhender la religion ou l'appartenance culturelle.

Malgré leurs connaissances en matière religieuse, beaucoup de mes camarades n'étaient pas très pratiquants ou ne l'avaient pas toujours été. Certains l'étaient même parfois moins que ma propre famille. Je me suis rendu compte que beaucoup d'élèves avaient des origines mixtes et ne baignaient pas forcément dans

la culture juive nord-africaine que je pensais partagée par tous. J'ai également réalisé que tous les élèves ne fréquentaient pas que des Juifs.

Inspiré, peut-être, par ces questionnements précoces, je me suis orienté vers des études d'histoire. Un jour, lors de recherches universitaires sur la presse juive française de l'entre-deux-guerres, j'ai découvert des articles évoquant l'ouverture de l'école Maïmonide en 1935.

Ma surprise a été grande de lire que la cour de tant de mes jeux d'enfants avait été, quelques mois avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, le théâtre d'une cérémonie commémorant le cent-cinquantième anniversaire de la Révolution française. Ignorant tout du sort qui allait s'abattre sur eux, élèves, professeurs et notables communautaires rivalisaient d'éloges à l'égard de cette France qui, la première, avait émancipé ses Juifs. Au-delà d'une illustration tragique des soubresauts de l'Histoire, cette scène faisait écho dans ma mémoire aux nombreuses cérémonies auxquelles j'avais assisté dans cette cour pour célébrer l'Indépendance de l'État d'Israël et commémorer la Shoah.

Je réalisai soudain que l'établissement dont j'avais mis tant de temps à comprendre les codes, à intégrer ce que j'imaginais être sa culture commune, n'avait pas toujours eu le même visage. L'école Maïmonide avait eu un passé qui révélait un public et des préoccupations bien différentes de ceux de mon époque. Plus qu'un

passé, l'établissement faisait partie de l'Histoire. Celle-là même qui est consignée dans les livres, celle-là même à laquelle je consacrais mes études.

Je découvrais aussi que mes questions sur l'identité de mes camarades avaient été soulevées par les fondateurs de l'école. Dans des articles justifiant leur démarche, ils s'interrogeaient, par exemple, sur les risques d'isoler les élèves du reste de la nation, de les faire évoluer dans un milieu juif en vase clos.

L'idée a ainsi commencé à germer en moi que l'histoire du premier établissement secondaire juif français pourrait constituer un sujet de recherche particulièrement fertile. Elle permettrait non seulement de visualiser les nombreuses mutations identitaires subies par la communauté juive française depuis le début du XXe siècle mais aussi de mener une réflexion plus large sur les modalités, souvent délicates, de la transmission identitaire en France, et de l'éducation juive en particulier.

Après quelques recherches préliminaires, je me suis aperçu que l'histoire de l'école Maïmonide constituait un angle mort historiographique. Les historiens signalaient tous l'impossibilité d'en retracer l'histoire compte tenu de l'absence d'archives conservées par l'établissement. Malgré ces mises en garde, je voulais tenter ma chance. C'était bien la découverte fortuite d'articles portant sur la création de l'école qui m'avait

lancé dans mon enquête. Je me disais donc qu'il devait exister d'autres documents traitant de cette époque.

J'ai alors décidé de consulter des fonds d'archives publics et privés susceptibles d'avoir eu affaire, de près ou de loin, à l'école Maïmonide. Parallèlement, j'ai essayé de retrouver la trace des plus anciens élèves encore en mesure de témoigner.

S'est alors amorcé un véritable jeu de piste : une source écrite en appelant une autre, un témoin me mettant sur la voie d'un deuxième, d'un troisième et, parfois, de tout un réseau. J'ai interviewé d'anciens déportés, des rapatriés, des expatriés, des enracinés, des plus religieux comme des athées, des sionistes comme des communistes. Moi qui craignais de ne pas retrouver la trace d'élèves des premières promotions, j'ai pu en interviewer quelques-uns et j'ai eu le privilège d'interviewer un professeur de cette époque : Georges Loinger, professeur d'éducation physique en 1935. À l'âge de cent six ans, il m'a reçu à plusieurs reprises.

Après plus de cinq années de recherches, j'ai ainsi réuni un spectre suffisamment large de profils, d'expériences et d'opinions pour dévoiler l'histoire de l'école Maïmonide et ce qu'elle révèle de la diversité de l'existence juive en France depuis le début du XXe siècle.

Joseph Voignac

Introduction

« La bourgeoisie juive envoie ses enfants au lycée, qui les prend. Quelle génération nous préparons-nous ? Où seront demain nos dirigeants, nos “hommes d’œuvres”, notre élite juive ? Loin de moi la pensée d’écarter la jeunesse de l’enseignement public : le judaïsme français a fait un pacte avec la liberté et il ne retournera jamais à un ghetto intellectuel. Mais n’est-il pas nécessaire, et n’est-il pas possible, de former une partie de notre jeunesse dans un établissement juif d’éducation, dans un établissement d’éducation juive ? »

C’est en ces termes qu’en juin 1935, le grand rabbin Maurice Liber annonce dans les colonnes de l’*Univers israélite* l’ouverture du premier établissement secondaire juif en France.

Selon les fondateurs de l’école Maïmonide, en reléguant l’étude du judaïsme au temps extra-scolaire, le système public français conduirait à un éloignement progressif de l’identité juive. Seul un lycée où des élèves pourraient étudier savoirs juifs et « profanes » conjointement serait à même de garantir la pérennité du judaïsme en France.

Ce constat représente un bouleversement majeur des normes éducatives et idéologiques en vigueur au sein

du judaïsme français depuis la Révolution. Conformément à la doctrine assimilationniste française, sur laquelle reposait l'émancipation des Juifs de France à la fin du XVIIIe siècle, le judaïsme était jusqu'alors conçu par les notables communautaires comme une pratique cultuelle ne devant s'exercer que dans l'enceinte des synagogues et des foyers.

De fait, les écoles juives n'avaient pas vocation à concurrencer l'enseignement laïque des écoles publiques. Délibérément limitées à l'instruction primaire, elles visaient à accélérer l'intégration de populations juives défavorisées ou récemment immigrées en leur enseignant le français et un métier.

La volonté des dirigeants communautaires de créer un établissement secondaire juif pour assurer une transmission identitaire paraît donc surprenante.

Si elle pouvait sembler innovante en 1935, cette notion s'est considérablement banalisée aujourd'hui. Aux côtés de l'école Maïmonide existent désormais plus d'une centaine de groupes scolaires juifs en France, regroupant plus de 30 000 élèves.

Malgré la popularité croissante de ce type d'enseignement, le même dilemme ne cesse de se poser : comment assurer la transmission efficace de l'identité juive en France sans tourner le dos à la République ?

La manière dont l'école Maïmonide tente d'y répondre depuis près d'un siècle, redéfinissant à chaque

génération un nouvel équilibre entre identité juive et identité française, constitue avec l'évolution du projet pédagogique et des motivations des parents d'élèves, les principales problématiques que ce livre propose d'explorer. Il s'appuie, à cet effet, sur de nombreux témoignages d'anciens élèves, professeurs et administrateurs, ainsi que sur des documents d'archives provenant de l'établissement, du Consistoire, de l'Alliance israélite universelle (AIU), du Mémorial de la Shoah, de la mairie de Boulogne-Billancourt et de la presse juive.

Retraçant le contexte historique qui a mené à la création du premier lycée juif français, le **chapitre I** cherche à comprendre pourquoi il a fallu attendre les années 1930 pour qu'un tel projet voie le jour et que la vocation pédagogique des écoles juives françaises change fondamentalement de priorité.

La création de l'école Maïmonide est indissociable de la personnalité de son premier directeur, Marcus Cohn, linguiste au parcours encore méconnu. Le **chapitre II** met en lumière certains aspects de sa vision pédagogique originale dont la portée influence encore la structure des écoles juives françaises aujourd'hui.

Les premières années de l'école Maïmonide ont aussi été contemporaines d'une autre nouveauté identitaire : le sionisme. Décrivant le déroulement de la vie scolaire de l'établissement à ses débuts, le **chapitre III** se penche

sur la manière dont certains aspects de l'idéologie sioniste se sont manifestés dans le projet pédagogique.

L'école Maïmonide a été fermée dès le début de la Seconde Guerre mondiale. En septembre 1939, professeurs et élèves se sont retrouvés dispersés et ont chacun vécu les années de tourmente de manière singulière. Le **chapitre IV** s'intéresse au destin particulier de son directeur, au devenir de ses bâtiments et aux tentatives qui ont été menées pour perpétuer sa mission pédagogique sous l'Occupation.

Rouverte dès la rentrée d'octobre 1945, l'école Maïmonide fait face à de graves difficultés matérielles et spirituelles. Qu'ils aient survécu à la déportation, ou qu'ils aient vécu cachés dans la campagne française, les élèves des premières promotions d'après guerre sont tous des rescapés. L'école, par le biais de personnalités comme Herta Cohn-Bendit, économe de l'internat et mère de Daniel Cohn-Bendit, tente de leur apporter du réconfort et des raisons de croire en l'avenir. Relatant ces années de défi, les **chapitres V et VI** cherchent à comprendre dans quelle mesure la guerre a transformé le rapport du premier lycée juif à la France et au judaïsme.

Les années 1960 ont été marquées par l'arrivée massive en France de Juifs d'Afrique du Nord. L'école Maïmonide est alors devenue un lieu de contact privilégié entre Juifs ashkénazes et séfarades. Le **chapitre VII** décrit ces premiers échanges et la place de plus en plus

importante qu'ont pris les traditions et les positionnements idéologiques issus du judaïsme d'Afrique du Nord, dans le cadre de l'école et de la communauté juive française dans son ensemble. Les premières décennies d'après guerre ont aussi été celles de la création de l'État d'Israël en 1948 puis des guerres israélo-arabes de 1967 et de 1973. Ces événements, qui ont marqué l'ensemble de la communauté juive française, ont eu une résonnance particulière à l'école Maïmonide. Ce chapitre VII revient sur la place de plus en plus importante qu'a prise le jeune État hébreu dans la vie de l'établissement.

Les années 1970 à 2010 ont vu la croissance spectaculaire du nombre d'écoles juives en France, passant de quatre en 1948, à 88 en 1986 pour atteindre 102 groupes scolaires aujourd'hui. Un regain de pratique religieuse au sein de la communauté juive française, une remise en question grandissante de l'école publique ainsi qu'une montée des actes antisémites en France à partir des années 2000 expliquent en partie ce phénomène. Parallèlement, Israël occupe une place croissante dans l'imaginaire et la réalité concrète des Juifs de France. Ils sont, en effet, de plus en plus nombreux à prendre publiquement sa défense, à s'y rendre régulièrement en vacances, à y avoir des liens familiaux et, pour certains, à envisager de s'y installer. Analysant ces récentes évolutions, le **chapitre VIII** s'interroge sur les

missions contemporaines de l'école Maïmonide. Est-elle toujours, comme le souhaitaient ses fondateurs, un lieu de formation pour de futurs cadres communautaires pleinement engagés dans la vie de la République, ou s'est-elle transformée en refuge ?

I
Avant 1935

Depuis la Révolution, les dirigeants du judaïsme français défendent une conception de l'identité juive limitée à des pratiques rituelles et à une éthique ne débordant pas le cadre de la sphère privée. Au même titre que le catholicisme ou le protestantisme, ils souhaitent que le judaïsme soit considéré comme une religion et non comme un signe d'appartenance nationale ou ethnique, en accord avec la célèbre phrase du comte de Clermont-Tonnerre : « Refuser tout aux Juifs comme nation, et accorder tout aux Juifs comme individus. »[1]

Cette attitude des notables de la communauté juive se reflète dans les institutions éducatives qu'ils établissent

[1] Certains historiens, tels que Phyllis Cohen Albert, ont quelque peu nuancé ce constat. Si la plupart des notables juifs français affichaient la volonté de circonscrire le judaïsme au domaine du culte, et donc à la sphère domestique, ce « contrat d'émancipation » tacite n'a jamais fait l'objet d'une interprétation unanime. De nombreuses associations juives françaises fondées au XIXe siècle, dont l'AIU, dépassaient ainsi le cadre strictement religieux et renvoyaient davantage à une forme de solidarité ethnique entre Juifs. Voir : Phyllis Cohen Albert, "*Israelite and Jews: How did nineteenth-century French Jews understand assimilation?*" *in* Jonathan Frankel et Steven J. Zipperstein (eds), *Assimilation and community. The Jews in nineteenth-century Europe*, Cambridge University Press, 1992, pp. 88-109.

tout au long du XIXe siècle et jusque dans les années 1930. Elles ont pour objectif principal, non de transmettre une identité juive aux jeunes générations, mais de permettre aux populations juives les plus défavorisées d'acquérir les codes nécessaires pour assurer leur intégration au sein de la société française.[2]

D'abord la maîtrise de la langue française : au début du XIXe siècle pour les Juifs alsaciens qui parlent un dialecte judéo-alsacien puis, à partir des années 1880, pour les Juifs d'Europe de l'Est qui parlent majoritairement yiddish. Ensuite, l'apprentissage d'un métier.

L'objectif des notables de la communauté juive à cette époque n'est donc pas de détourner les Juifs des autres formes d'enseignement disponibles en France, mais de s'assurer que les plus fragiles d'entre eux puissent s'intégrer facilement et rapidement au sein de la société française. Les dirigeants communautaires ont à cœur de ne pas laisser penser qu'en créant des établissements éducatifs juifs, ils chercheraient à s'isoler du reste de la nation. C'est en ces termes que Michel Berr, membre du Comité consistorial à l'origine de la première école

---

[2] L'historien Jeffrey Haus révèle néanmoins que si l'objectif affiché de ces écoles auprès des autorités publiques était bien l'intégration d'enfants juifs défavorisés, certains membres du Consistoire voyaient également en elles un moyen de préserver l'identité juive de ces enfants, de tentatives de prosélytisme chrétien notamment. Voir : Jeffrey Haus, *Challenges of equality. Judaism, State, and Education in nineteenth-century France,* Wayne State University Press, 2009, pp. 27-32 ; 52-58.